

Jeudi 7 novembre 2013

[LE RWANDA PENDANT LA GRANDE GUERRE 1914-1918](#)

La France et ses alliés commémorent aujourd'hui le Centenaire de la Grande guerre de 1914-1918. Le rôle décisif que l'Afrique joua dans ce conflit est souvent occulté, alors que des milliers de nos compatriotes y ont laissé la vie, tant du côté allemand que du côté des alliés de la France.

Ce fut le cas du Rwanda, protectorat allemand jusqu'en 1916.

Qui se souvient que nos grands parents se sont battus aux côtés de l'Allemagne contre leurs voisins Congolais et la puissance belge, entre 1914 et 1916 ? Qui se souvient encore que le passage du Rwanda et du Burundi sous mandat de la Société des Nations (future ONU), puis sous la tutelle du Royaume de Belgique a succédé à un régime de protectorat allemand ayant duré un peu moins d'une vingtaine d'années ?



La Tribune Franco-Rwandaise vous propose l'extrait d'un des rares ouvrages qui aborde la place du Rwanda dans la première guerre mondiale, le territoire de ce minuscule pays ayant été utilisé par l'Allemagne comme territoire tampon pour contrer l'offensive généralisée des alliés en Afrique. Les villes de **Cyangugu** dans le Sud-Ouest et de **Gisenyi** dans le Nord-Ouest portent encore aujourd'hui les stigmates de cette terrible guerre venue d'ailleurs. Des tranchées creusées par les troupes allemandes, longues de plusieurs kilomètres, sont encore visibles sur les sommets du Mont Mutara à Mururu (à deux kilomètres de la ville de Cyangugu) et du Mont Rubavu, surplombant respectivement les villes congolaises de Bukavu et de Goma.



Ci-après le récit du Père Louis de Lacger (en photo), du Clergé d'Albi, extrait de son livre **RUANDA**, édition 9 juillet 1959, Chapitre cinquième, pages 445 à 463

LE RUANDA PENDANT LA GRANDE GUERRE 1914-1918

"LE RUANDA ENJEU FORTUIT DE LA BELGIQUE DANS LA COMPETITION INTERNATIONALE.

Entré bien contre son gré dans l'orbe de la politique mondiale, le Ruanda se trouva, moins de vingt ans après, gravement affecté par ses vicissitudes. Occupé sans coup férir vers 1898, il devint de 1914 à 1916 un champ de bataille pour les nations européennes et un enjeu de leurs rivalités. Le sort de la grande guerre le fit passer des mains des Allemands en celles des Belges. Ce changement n'eut pas une portée purement politique, mais culturelle et religieuse. D'une influence germanique à tendance protestante le pays passa à une influence latine d'esprit catholique. La première avait à peine eu le temps et les moyens de s'y faire sentir ; il était réservé à la seconde d'y pénétrer profondément et de lui imprimer surtout son cachet spirituel.

A supposer qu'il eût pu envisager l'hypothèse d'un changement de tutelle, ce n'est pas aux Belges qu'il eût pensé comme successeurs éventuels des Allemands. Les Belges, en effet, n'avaient rien qui les sollicitât à l'est. Le Tanganyika, le Rusizi, le Kivu, les Birunga constituaient pour leur colonie du Congo la frontière rêvée, et les délimitations de 1910 leur avaient fait la partie plutôt belle. Ce n'est pas à l'est que la situation géographique de la colonie laissait à désirer mais à l'ouest sur le littoral atlantique. L'immense bassin économique du Congo n'a encore d'autre issue vers la mer que l'estuaire du fleuve, et pas même tout entier, les rivages sud étant exclus. Le Portugal par le Cabinda et l'Angola le serre à la gorge au risque de l'étouffer, un peu comme font les Pays-Bas à l'embouchure de l'Escaut. Si bien qu'on a pu comparer la colonie belge à une dame-jeanne fermée par un compte-gouttes. Ce n'est pas d'un conflit avec l'Allemagne que la Belgique pouvait attendre un élargissement du goulet conduisant à ses ports de Banana, de Borna et de Matadi.

*C'est l'Angleterre que le Ruanda eût imaginé plutôt prendre la succession d'une Allemagne vaincue. Le grand débat en perspective dans l'Afrique Équatoriale s'instituait entre ces deux puissances. Au dessein ambitieux de la liaison continentale, préconisée par Cecil Rhodes, entre le Cap et le Caire, s'opposait celui du **Mittelafrika**, réplique équatoriale du **Mitteleuropa**. Le Reich avait reçu des arrhes lorsqu'il s'était fait céder par la France en 1911 les deux antennes qui, par la Sangha et l'Oubangui, donnaient au Cameroun accès au Congo, ce qui n'avait pas laissé d'inquiéter la Belgique. L'Est Africain allemand faisait le trait d'union entre la Rhodésie et l'Uganda ; et, dans l'hypothèse d'une jonction par voie ferrée, la bande orientale du Ruanda le long de la Kagera semblait un chemin tout tracé. Les Rouandiens et les Belges l'apprirent à leurs dépens à l'issue des hostilités lors de l'affaire du Territoire du Gisaka.*

Si donc la question du Ruanda s'était posée en 1914, la Belgique eût formulé à son endroit un acte de désintéressement. En réalité dans la conjoncture elle fit tout comme. La politique que suggérerait sa condition de petit Etat c'était une politique de neutralité. L'acte de Berlin en 1885 avait proclamé la neutralité de l'Etat indépendant du Congo, comme d'ailleurs celle des colonies allemandes. La neutralité de la métropole violée, celle de la colonie n'était point de ce fait abolie. Les instruments diplomatiques qui en faisaient foi étaient d'époque différente, et indépendants l'un de l'autre. Aussi, au lendemain de l'invasion du territoire national par les Allemands, le gouvernement belge, le 3 août 1914, adressa-t-il au gouverneur général de la colonie à Borna la dépêche suivante : « La Belgique ne désirant pas porter la guerre en Afrique, observez attitude strictement défensive sur frontière Congo-colonie allemande ». Le 9 août il communiquait aux Puissances de l'Entente qu'il gardait au sujet du Congo une attitude expectante et qu'il n'y prendrait les armes que pour la défensive dans le cas d'une agression.

*C'est conformément *à ces instructions, que la colonie accorda aux Allemands, repoussés par les Français à l'extrémité des antennes, la protection qu'ils sollicitaient pour leurs navires. Ceux-ci reçurent asile aux ports de Matadi et de Banana, et les bateaux fluviaux camerounais purent sans être inquiétés regagner leurs eaux territoriales par les passes belges de l'estuaire.*

La Belgique affirmait ainsi sa résolution de rester spectatrice dans le procès qui s'ouvrait sous l'Equateur entre Allemands et Britanniques, ceux-ci représentés spécialement par les colons de l'Afrique Australe, dont les prétentions territoriales commencèrent à prendre corps. Rien n'était alors plus éloigné de sa pensée que l'occupation du Ruanda-Urundi, que la fortune des armes allait cependant faire tomber dans son lot. Il faut expliquer par quel concours de circonstances ces deux royaumes devinrent la rançon de l'injure qu'elle avait subie.

LA MEPRISE DES COLONIAUX ALLEMANDS DE L'OSTAFRIKA: VIOLATION DE LA NEUTRALITE CONGOLAISE

L'ALLEMAGNE de son côté n'avait aucun intérêt à violer la neutralité du Congo belge. L'Ostafrika avait assez à faire avec l'Uganda au nord, la Rhodésie et le Mozambique au sud. Coupé de la métropole, sans communication possible avec aucun allié limitrophe, ne disposant que d'effectifs militaires réduits, le général von Lettow-Vorbeck, commandant en chef des troupes du protectorat, ne pouvait souhaiter que paix et tranquillité sur les mille kilomètres de frontières qui séparaient son territoire de celui des Belges. Aussi bien, confiant dans les dispositions pacifiques de ses voisins de l'ouest, soucieux de regrouper ses unités régulières et d'en faire le noyau d'une armée bien entraînée, retira-t-il momentanément du Ruanda et de l'Urundi les 11¹ et 12^e compagnies, ne laissant aux résidents que leurs forces de police.

Le déclenchement des hostilités entre Allemands et Congolais fut l'effet d'une méprise. De Kigoma un messenger allemand, simple référendaire, fut expédié sur un radeau vers l'autre rive du Tanganyika pour prendre langue avec les autorités locales et savoir d'elles les intentions, de paix ou de guerre, de la Belgique. L'émissaire, correctement accueilli, fut mis en surveillance, un factionnaire étant posté à la porte de sa demeure, jusqu'à ce que le gouverneur général, saisi de la question télégraphiquement à Borna, eût fait parvenir sa réponse. Interprétant cette mesure de précaution comme un acte d'hostilité, il s'évada pendant la nuit, regagna son radeau, rentra à Kigoma, où le récit de son odyssée suggéra la conviction d'une volonté de combattre de la part des Congolais.

Les Allemands de la frontière passèrent sans plus tarder à l'offensive et, comme entrée de jeu, s'assurèrent de la maîtrise¹ des lacs en détruisant les positions et les

embarcations belges. Sur le Tanganyika, une patrouille, le 15 août, débarqua à Uvira et coupa les lignes télégraphiques ; le 22, une canonnière armée bombardra le port à l'entrée de la Lukuga — futur Albertville — et contraignit le vapeur **Alexandre Delcommune** à s'échouer sur la rive. Au Ruanda le capitaine Wintgens, résident intérimaire, — le Dr Kandt étant en congé, — privé de sa compagnie d'askaris, instruisait expéditivement ses quatre-vingts policiers de Kigali et tentait avec eux un coup de main sur le poste belge de Nyakarengo dans l'île d'Ijwi. Embarquant ses hommes sur des pirogues pendant la nuit du 23 au 24 septembre, il arriva au pied du fort au petit jour et surprit la garnison. Il amena prisonniers à Rubengera cinquante noirs et deux européens. Quelques jours après, les Belges, ripostant à l'agression, se portèrent de Ngoma sur Kisenyi ; mais ils furent cloués sur place par Wintgens, arrivé à temps de Rubengera (1). C'est par de telles escarmouches que l'on apprit au Ruanda l'ouverture des hostilités avec le Congo Belge.

Ces initiatives de subalternes allemands étaient en contradiction formelle avec l'action diplomatique de la métropole. A la date du 22 août, l'Allemagne proposait à la Belgique par le canal des États-Unis d'Amérique la neutralisation des colonies de l'Afrique Centrale. Le message n'arriva à destination que cinq semaines après, le 25 septembre. Il était trop tard. Dès le 28 août, le gouvernement belge, estimant violée la neutralité du Congo, enjoignait au gouverneur général de ranger les forces congolaises aux côtés des Puissances de l'Entente. En suite de quoi, le 15 septembre, un parti congolais se portait à la rescousse des Britanniques dans la Rhodésie pour défendre Abercorn, attaqué par les Allemands de Bismarckbourg ; et, le 6 octobre, une troupe de 570 noirs, encadrés par une dizaine de blancs, prêtait aide et secours aux Français à Dungi dans l'Afrique Équatoriale, puis à Ouessou sur la Sangha, enfin coopérait à la conquête du Cameroun.

Une fois engagée dans la guerre coloniale, la Belgique devait la poursuivre jusqu'au bout. Que son propos de neutralité fût chimérique, que par la force des choses elle dût être entraînée fatalement tôt ou tard dans la mêlée, certains de ses nationaux l'ont prétendu. Ce qu'il importe ici de souligner c'est sa volonté de paix, mise en échec par la nervosité ou l'impétuosité de ses voisins allemands qui assumèrent ainsi la responsabilité de toute la suite des événements.

PREPARATION PAR LES BELGO-CONGOLAIS D'UNE EXPEDITION DANS L'OSTAFRIKA EN LIAISON AVEC LES BRITANNIQUES.

LE Ruanda, ne fut envahi par les Belges qu'en avril 1916, vingt mois après les premières passes d'armes. Pendant tout ce temps de part et d'autre de la frontière on resta nez à nez, se préparant en arrière des fronts à une lutte décisive. Les raisons de ce long retard, du côté des Belges, ce fut, d'abord, les tergiversations du gouvernement, hésitant à quitter son parti de pure défensive ; puis, quand fut arrêtée une résolution d'offensive à outrance, les délais nécessaires à la formation d'une armée d'invasion et à son équipement sur un front d'attaque si éloigné des bases, les ports de l'Atlantique.

« Le principal initiateur et l'animateur de la campagne africaine, » écrit M. Louwers, fut M. Pierre Orts, ministre plénipotentiaire, attaché au ministère des Affaires Étrangères. Sur ses suggestions le gouvernement du Havre se fit une conviction, touchant le profit et les chances de succès d'une opération dans l'Ostafrika, conduite en liaison étroite avec les Anglais. Le bénéfice escompté serait double. Un succès colonial relèverait la Belgique, piétinée par les Allemands, aux yeux de ses sujets noirs du Congo. La victoire procurerait par l'occupation des territoires conquis des gages substantiels, qui serviraient de monnaie d'échange le des règlements derniers. Il n'était pas exclu que ces gages grâce aux bons offices de l'Angleterre, ne servissent à remédier

aux conditions précaires des bouches du Congo le Portugal combattant aux côtés de l'Entente. Le Congo Belge n'ayant de contact continental avec l'Ostafrika qu'a nord du Kivu et sur le cours de la Rusizi, c'est nécessairement le Ruanda et l'Urundi qui devaient être le théâtre des premiers engagements, le champ de bataille et l'enjeu de 1 lutte.

Le haut commandement militaire fut confiée, le 25 février 1915, à l'inspecteur d'État Tombeur, promu général à la veille de l'offensive, ancien officier d'État-major, alors gouverneur de la province du Katanga. Le Congo Belge ne s'étant pas préparé antérieurement à l'éventualité d'un conflit de cette nature, la tâche première du chef consista à créer de toutes pièces un corps expéditionnaire, à l'armer et à l'exercer. Au terme de ce labeur ses troupes eurent l'effectif d'une division à quatre régiments d'infanterie, auxquels étaient adjoints des compagnies de pionniers et pontonniers, de télégraphistes, et un service de santé. L'armement se composait de 1.500 fusils Gras, avec approvisionnement de 2.000 cartouches pour chaque, de 158 mitrailleuses, de quatre batteries à quatre canons de 70 mm. Saint-Chamond à tir rapide. Le total des unités combattantes s'élevait à douze ou quinze mille noirs, recrutés dans diverses régions du Congo, parlant des dialectes différents, endurants, belliqueux, mais peu dégrossis, encadrés par 719 européens, dont un petit nombre étaient des militaires de carrière, quelques-uns ayant combattu sur l'Yser. A ces contingents enrôlés s'ajoutaient des équipes de porteurs, en nombre indéterminé, se chiffrant par plusieurs milliers. Le 31 juillet 1915 le commandant en chef était en mesure de transmettre au gouvernement du Havre un plan d'opérations, qui fut approuvé. Mais la date de l'offensive fut retardée à la demande de l'Angleterre, qui déclarait ne pouvoir être prête qu'au printemps de l'année suivante. Celle-ci mettait sur pied une armée d'au moins soixante mille hommes, dont la moitié blancs britanniques et surtout afrikanders : le haut commandement était donné au général boer Smuts. L'Angleterre s'engageait à fournir à l'armée belge cinq mille porteurs permanents et une centaine de chariots à bœufs. Il était convenu entre les parties que l'occupation des territoires ennemis, conquis de conserve, ne préjugerait en rien de la répartition définitive des dépouilles à la paix.

MISE EN ETAT DE DEFENSE DU RUANDA

AYANT l'évidence que les Belges attaqueraient en direction de Kisenyi et d'Usumbura, tandis que les Britanniques exerceraient leur pression sur la frontière de l'Uganda et du Kenya, les Allemands se préparèrent à la parade et mirent le pays en état de défense.

Le général von Lettow-Vorbeck, homme de guerre d'une singulière énergie, chargé de la garde de tout l'Ostafrika, deux fois grand comme l'Allemagne, ne put armer qu'une quinzaine de mille indigènes, encadrés par deux à trois mille européens. Cette infériorité numérique était en partie compensée par une proportion plus grande d'officiers et sous-officiers de carrière, par une meilleure instruction des troupes, par un bon armement en artillerie et en mitrailleuses. Sur la frontière congolaise, le commandement ne put détacher que la valeur de deux bataillons. Le capitaine Wintgens défendrait le Ruanda avec un millier de noirs et une centaine de blancs. Le major von Langen avec environ 700 hommes tiendrait la ligne de la Rusizi de Shangugu à Usumbura, et surveillerait la zone riveraine du Tanganyika jusqu'à Kigoma et Ujiji. Ces deux corps se tiendraient en liaison avec le capitaine Gudowius, posté sur la basse Kagera en avant de Bukoba face aux Anglais de l'Uganda, chargé en outre de garder les passages de la moyenne Kagera vers le Ruanda.

Dans l'ensemble de leur colonie les Allemands se battraient, de 1916 à 1918, un contre cinq, et ils seraient à peu près dans l'impossibilité de renouveler leurs provisions en munitions. En face de conditions aussi précaires leur tactique ne pouvait consister qu'en une retraite méthodique, en un repliement systématique de la périphérie vers le centre, en un recul du nord vers le sud et de l'ouest vers l'est, qui éloignerait progressivement l'adversaire de ses bases, l'attirerait vers les régions basses et marécageuses du sud-est jusqu'au Mozambique portugais peu défendu. Dans le détail chaque chef de corps aurait à tâche dans son secteur de fatiguer les poursuivants par une résistance soutenue, de rompre à temps le combat pour échapper à un fatal encerclement, de sauvegarder le plus possible effectifs et matériel, de dévaster derrière soi le pays, afin de ralentir la progression de l'ennemi. Ce programme de retraite stratégique fut exécuté avec un rare bonheur par les subordonnés du général, à telles enseignes que sa petite armée pu tenir pendant plus de deux ans jusqu'à l'armistice, sans avoir été capturée ni détruite.

Au Ruanda Wintgens se fortifia au Bugoyi en arrière de Kisenyi, sur la rive gauche de Sebeya, barrant la route aux Belges, qu'il supposait vouloir forcer le passage entre le Kivu et les Birunga. Sa ligne de retranchements s'allongeait à partir de la rive du lac sur une longueur de cinq ou six lieues vers l'est, son poste de commandement étant établi à Nengo près de la station missionnaire de Nyundo. La zone de plateaux et collines qui séparait les lignes belges et allemandes devint peu à peu un *no man's land*, à dater du jour surtout où commencèrent de part et d'autre les tirs de harcèlement. Au sud du lac, von Langen pourvut Shangugu de quelques éléments de défense. De petits postes à l'intérieur, tel Kigali, avaient pour but d'intimider et décourager les auteurs de troubles.

LE SORT DES MISSIONS PENDANT L'ETAT DE SIEGE : FRERES ET SŒURS NOIRS.

JUSQU'EN avril 1916, pendant les vingt premiers mois de la grande guerre, le Ruanda-Urundi en état de siège jouit d'un calme relatif. Des indigènes en nombre médiocre, des batutsi surtout, furent enrôlés, affectés surtout aux reconnaissances. Les bahutu furent astreints aux travaux de fortification et de portage. Musinga était gagné à la cause de ses protecteurs. Ceux-ci lui avaient promis, en cas de succès, lequel du reste ne pouvait faire doute, de rétablir son royaume dans ses anciennes frontières, c'est-à-dire de lui restituer les provinces dont il avait été spolié en 1910, l'île d'Ijwi, le Bwisha, le Bufumbira. Les grands partageaient les sentiments de l'ibwami ; ils croyaient, dur comme fer, à l'invincibilité des Badaki.

Le corps des européens au Ruanda, exception faite des militaires et fonctionnaires allemands, une dizaine au plus, et d'un Français représentant d'une firme autrichienne à Kigali, n'était composé que de missionnaires catholiques et protestants. Les protestants étaient tous allemands, les catholiques en majorité français. Les ressortissants allemands furent mobilisés, les Frères dans l'armée combattante. Les Français reçurent l'ordre de se tenir à 60 km. en arrière de la frontière : ils ne furent pas internés. Mgr Hirth, vicaire apostolique du Kivu, quitta Nyundo, où il était domicilié depuis près de deux ans, en septembre 1914, et se fixa à Save. Pères et Frères hollandais, luxembourgeois, italiens restèrent provisoirement dans leurs stations. Lorsque l'Italie, au printemps 1915, entra en lice à côté de l'Entente, les Allemands irrités résolurent d'interner ses ressortissants. Mgr Hirth intervint auprès des autorités militaires par l'organe de son vicaire, le P. Classe. On composa. La station du Bushiru, qui devait être évacuée faute de personnel, resterait occupé notamment par des Pères français, gardiens spirituels de l'ordre, moyennant quoi les Pères italiens seraient seulement consignés dans les stations missionnaires de l'Urundi.

Lorsque l'offensive belge au Bugoyi devint imminente, les Pères de Nyundo durent se retirer à une lieue et demie en arrière de la ligne de feu, à Kandamira. Les Sœurs Blanches de la station avaient été réparties entre Rwaza et Save. Il va sans dire que les missions furent réquisitionnées, meubles et immeubles : les bons délivrés en échange étaient destinés au pire sort. C'est au point de vue financier que les missions catholiques avaient le plus à souffrir. Les sources de leur revenu étaient interceptées. Rome ni l'Europe, sauf l'Allemagne, ne pouvaient leur faire parvenir aucun subside. Le vin du saint sacrifice dut être rationné. Les réserves d'argent furent bientôt épuisées. On trouva à emprunter 20.000 roupies au négociant français de Kigali (1). Dans des conjonctures aussi nécessiteuses l'œuvre de la propagande apostolique ne pouvait fonctionner qu'au ralenti.

Des catéchistes durent être congédiés, les fonds manquant pour les rémunérer. Le chiffre de la population chrétienne resta stationnaire, puis fléchit quelque peu. Les baptisés toutefois gardaient leur fidélité à l'Église et la fréquentation des sacrements ne fut pas moins assidue. Les séminaires à Kabgayi ne chômèrent point. Bien plus, c'est au cours des hostilités, à la fête du Saint-Rosaire le 7 octobre 1917, que Mgr Hirth eu l'honneur d'ordonner les deux premiers prêtres noirs du Ruanda, MM. **Donat Reberaho** (2) et **Balthazar Gafuku**.

C'est aux approches de la guerre que naquirent les congrégations de religieux indigènes et pendant les hostilités qu'elles essayèrent leurs premiers pas. La même idée présidait à leur création et à celle du clergé indigène. Il s'agissait dans l'un et dans l'autre cas de pourvoir l'Église naissante du Ruanda des organes qui lui permettraient de suffire à sa propre croissance. Frères et Sœurs noirs représenteraient au Ruanda, comme du reste dans les autres missions similaires, l'Église monastique ; ils feraient profession et émettraient des vœux selon les normes ordinaires du Droit canon. Spécialement institués pour le Vicariat du Kivu, auxiliaires du clergé dans toutes les branches de son activité, leur ministère s'exercerait principalement dans les écoles. Ils suppléeraient aux moniteurs et monitrices laïques généralement mariés, aux premiers instituteurs, Pères Blancs et Sœurs Blanches, qui les formeraient à leur tâche et guideraient leur marche dans leur vocation.

Les Frères, dénommés en principe Joséphistes — **Bayozefiti** — partirent les premiers. Ce fut, dès l'organisation du vicariat du Kivu en 1913, une équipe de quatre adolescents, formés au petit séminaire, qui s'éprouvèrent dans l'enseignement aux écoles élémentaires de Kabgayi pendant toute la durée de la guerre, mais renoncèrent en 1918 à leur propos de célibat, sauf l'un d'eux, Frère Oswald, qui pendant dix ans jusqu'à sa mort en 1926, renouvela périodiquement ses vœux annuels. Ce n'était qu'un insuccès relatif. L'expérience était faite de la viabilité d'une institution si précieuse. Elle rebondit en 1929 avec des éléments neufs, et, cette fois, pour ne plus interrompre sa carrière.

Les Sœurs, dites « Filles de la Vierge » — **Benebikira** — partirent un an plus tard, mais progressèrent sans arrêt ni reprise. Ce furent, en février 1914 à Rwaza, deux jeunes filles, acceptées comme postulantes, qui revêtirent l'habit bleu au huit décembre suivant. Leur nombre grossit au point qu'en pleine guerre, en 1916, à Rwaza même, un noviciat régulier put être ouvert, accueillant sept sujets, tandis que neuf autres poursuivaient leur postulat. Le 25 mars 1919, les premiers vœux annuels furent prononcés. Depuis lors la famille religieuse s'augmenta graduellement, jouissant auprès de la population indigène d'une popularité toujours croissante, quelque insolite et inouï que fut le genre de vie de ces femmes, affranchies de l'autorité paternelle et maritale, autonomes, vivant à l'européenne, et se suffisant à elles-mêmes.

L'OFFENSIVE BELGO-BRITANNIQUE. CONQUETE DU RUANDA, AVRIL-JUIN 1916

L'ATTAQUE anglo-belge ayant été arrêtée pour le mois d'avril 1916, les Belges, comme mesure préalable, s'assurèrent la maîtrise des lacs afin de garantir leurs communications. Dès janvier 1916 sur le Tanganyika de petites unités de guerre s'emboassèrent dans la rade aménagée tout exprès d'Albertville, et, aidées d'un hydravion fourni par l'Angleterre, eurent tôt fait de purger le lac de toute force ennemie : le **Graf-Goetzen** s'abrita dans une anse à Kigoma jusqu'à ce qu'il se condamnât lui-même à disparaître. Au Kivu, la canonnière démontable **Paul-Renkin**, transportée de Matadi par une caravane de huit cent noirs, dès qu'elle eut fait son apparition, provoqua l'évacuation spontanée de l'île Ijwi et la destruction des embarcations au service de l'ennemi. Celui-ci, pour éviter l'humiliation d'une défaite, se déroba de lui-même à un combat inégal. Ces débuts étaient des plus encourageants.

Le plan de campagne du général Tombeur sur la terre ferme consistait à feindre une attaque de front contre les forces de Wintgens retranchées entre Kisenyi, Nyundo et la forêt, et de capturer celles-ci par un grand mouvement enveloppant, qui prendrait son origine au nord et au sud du lac pour s'achever au centre du Ruanda entre Kigali et Nyanza au voisinage de Kabgayi. Il tenait, en effet, les lignes de la Sebeya pour imprenables, du moins avec les moyens dont il disposait. Il écrivait dans ses instructions du 25 avril 1916 : « La guerre actuelle a démontré qu'en Afrique, aussi bien qu'en Europe, il est impossible d'enlever de vive force une position de campagne solidement organisée ». Ne pouvant enfoncer la ligne allemande il la tournerait, ce que lui permettait de réaliser l'abondance de ses réserves, son écrasante supériorité numérique.

En vue de cette manœuvre, il avait adopté le dispositif suivant : au sud du lac, une brigade aux ordres du colonel Olsen appuyée sur Bukavu, qui détacherait sur sa droite quelques unités pour tenir en respect le major von Langen et pousserait droit en direction de Nyanza ; au nord, une seconde brigade, commandée par le colonel Molitor, dont une moitié simulerait une attaque de front sur la ligne Wintgens, cependant que l'autre, aile marchante, décrirait un grand arc de cercle en arrière des Birunga, et se porterait à marches forcées sur Kigali. Le général se tenait lui-même en arrière de la brigade Nord, ayant établi son quartier général sur les pentes du Kibati. Au même moment les Britanniques attaquaient sur tout le front, notamment au Kara-gwe sur la Kagera inférieure.

Le 21 avril le mouvement commença. Tandis que le 4^{me} régiment s'employait énergiquement à percer le front de la Sebeya, le colonel Molitor, prenant la conduite du 3^{me} traversait Rutshuru, le Bufumbira, était rallié dans l'Ankole par une compagnie britannique, rentra dans le Ruanda et gagnait le lac Muhazi. Son avant-garde sous les ordres du commandant Pirot faisait, le 6 mai, son entrée à Kigali, la capitale administrative et le nœud principal des voies de communication. La veille, le fort avait été évacué par les trois Allemands et les quarante soldats noirs qui y tenaient garnison. Le gros du régiment arriva du 9 au 12 : on perdit près d'une semaine à chercher un passage sur la Nyabarongo, l'ennemi ayant détruit toutes les embarcations.

Dans le même temps la brigade sud franchissait la Rusizi, prenait de vive force Shangugu, passait à Mibilizi, escaladait les pentes de la dorsale Congo-Nil, et descendait sur Nyanza, où le commandant Muller entra le 19 mai : les obstacles de la route avaient ralenti la marche de la colonne.

Le capitaine Wintgens avait été instruit de la manœuvre belge, un fil télégraphique reliant Kigali à Nyundo. Il fit son calcul, et ne quitta ses positions fortes que dans la nuit de 11 au 12 mai, abandonnant un seul canon de marine de 100 m/m après l'avoir fait sauter. Il passa par Murunda, Rubengera, Kilinda, Nyanza, en direction de Save ; son arrière-garde se fit accrocher près de Nyanza, au combat de Kato, par le

commandant Muller. Les mâchoires de la tenaille ne se refermeraient que sur des traînards. Le 4^{ème} régiment formant le centre de l'armée, lancé à sa poursuite, perdit du terrain. Le général Tombeur, qui le suivait avec son état-major, ne put que constater l'échec partiel de son plan. Il entra à Kigali le 6 juin.

Bien que l'ennemi eût passé entre les mailles du réseau l'opération se soldait par un gain appréciable. Le Ruanda était à peu près complètement occupé et à très peu de frais. Les indigènes, frappés de stupeur, n'opposaient aucune résistance (Le P. Soubielle a donné un raccourci des événements, vus de la station de Nyundo. dont il était le supérieur, dans **Société de Missionnaires d'Afrique. Rapports annuels**, Treizième année (1917-1918); pp. 296-302.)

L'ennemi s'étant dégagé, il fallait maintenant le poursuivre. C'était une nouvelle phase de la campagne en perspective : elle mènerait l'armée du général Tombeur jusqu'à Tabora.

LA POURSUITE DE L'ENNEMI. LA CONQUETE DE L'URUNDI. L'ENTREE A TABORA, 20 SEPTEMBRE.

LES deux brigades manœuvrèrent séparément jusqu'à leur jonction sous Tabora. La brigade sud détacha un de ses régiments, qui, descendant la vallée de la Rusizi, força l'entrée d'Usumbura, et rejoignit l'autre, venu de Nyanza, à Kitega. L'Urundi tombait ainsi au pouvoir des envahisseurs. Se séparant de nouveau, les deux régiments se portèrent, l'un sur Kigoma, terminus du Centralbahn, l'autre sur un point du rail plus rapproché de Tabora. L'ennemi cédait le terrain en combattant. A Kigoma, le **Graf-Goetzen** s'abîma dans les flots pour échapper à la capture. Progressant le long de la voie ferrée, dont les travaux d'art étaient systématiquement détruits par l'ennemi battant en retraite, le colonel Olsen arriva au but à peu près en même temps que le colonel Molitor. Celui-ci, partant de Kigali, traversant le Gi-saka, avait franchi la Kagera au confluent du Ruvubu, et avait poussé une pointe sur le Victoria-Nyanza en passant par le fort allemand de Biaramulo ; il espérait couper ainsi la retraite au capitaine Gudowius, qui reculait devant les forces britanniques à travers le Karagwe. Gudowius, blessé à l'œil, fut fait prisonnier, mais sa troupe, opérant sa jonction avec celles de Wintgens et de von Langen, se sauva à travers l'Unyamwezi par Saint-Mikaël d'Ushisombo, jusqu'à Tabora.

Tabora, assiégé par les deux brigades du général Tombeur et par une troisième colonne arrivée du Tanganyika sud sous la conduite du colonel Moulaert, fut évacué après de durs combats par le général Wahle, qui reprit en direction de Mahenge. Les Belges y entrèrent le 20 septembre, ayant couvert plus de mille kilomètres en quatre mois. Ils délivrèrent deux centaines de ressortissants de l'Entente et capturèrent quelques civils allemands.

Les Britanniques et Afrikanders, qui avaient perdu la moitié de leurs effectifs blancs depuis Mwanza, arrivèrent la ville prise. Les Belges la leur remirent, comme il était convenu, et le premier janvier 1917 levèrent leur camp pour regagner leur point de départ. Ils gardaient comme gages le Ruanda et l'Urundi, l'Uswi et l'Uha, en outre la zone côtière du Tanganyika jusqu'à Ujiji.

Sur les instances pressantes des Britanniques ils rentrèrent en campagne au printemps de 1917, prirent part au combat de Mahenge. C'est à eux que Wintgens, terrassé par la maladie, remit son épée, qui lui fut rendue d'ailleurs en témoignage chevaleresque de sa vaillance. Ils ne déposèrent les armes qu'à l'armistice. La seule campagne de 1916 leur avait coûté 850 morts, presque tous tués à l'ennemi.

INDIGENES ET MISSIONNAIRES EN FACE DE L'ARMEE D'INVASION.

EN s'éloignant du Ruanda le général Tombeur y laissa, pour assurer sa tranquillité et son loyalisme, une troupe de deux mille hommes aux ordres du commandant Stevens, qui fixa son quartier général à Kigali.

*Les témoins indigènes des derniers événements, la classe dirigeante surtout, avaient été atterrés par leur soudaineté et leur imprévu. L'effondrement subit du front si solide de Wintgens, la retraite précipitée de ses forces, interprétée comme une débâcle et une déroute par ceux qui n'en pouvaient pénétrer la raison stratégique, la brusque irruption des troupes belges convergeant en trois colonnes vers le centre du pays, l'appareil militaire insolite des conquérants et leur nombre imposant, inouï, produisirent une impression d'accablement autant que de dépit chez ceux qui avaient lié leur fortune à celle des Badaki, réputés supérieurs en tout. Redoutant la colère des nouveaux « briseurs de pierre » — **boula matari**, — les chefs indigènes à Kigali, dès l'apparition des troupes victorieuses, s'étaient portées au-devant du commandement, suppliant le P. Lecoindre, supérieur de la station d'être à la fois leur présentateur et leur avocat. A Nyanza, Musinga, quoiqu'il en eût, avait accueilli le commandant Muller avec des sourires, puis avait rendu hommage au général Tombeur, donnant ainsi le ton aux courtisans et aux grands. **Il courbait l'échiné devant les maîtres du jour**, comptant bien en son intime sur un prochain retour de fortune qui ramènerait ses anciens protecteurs. Quelques semaines plus tard les Belges interceptaient un billet adressé par lui à Wintgens à Tabora, dans lequel il dénonçait les « atrocités » perpétrées chez lui par les hordes d'envahisseurs, appelant sur elles les vengeances d'Imana dont ses chers Badaki seraient l'instrument. Il ne laissait rien paraître néanmoins, ni dans ses paroles ni dans ses gestes, qui décelât son désappointement et ses regrets. Si bien que le P. Classe, à Anvers le 4 octobre 1921, pouvait écrire de lui : « Musinga, d'accord avec son pays, a été loyal pendant la guerre. Jamais il n'a refusé la moindre aide aux gouvernements belge et anglais, soit en hommes soit en vivres et en troupeaux. Lors du référendum il s'est formellement déclaré pour le gouvernement belge ».*

Ce n'était qu'élémentaire prudence. Le mwami savait qu'il y allait de sa couronne si quelque félonie pouvait lui être imputée. Dans le fait, la population entière fléchissait, en grommelant sous le poids de réquisitions de toute sorte qu'on faisait peser sur elle. L'armée d'invasion avait un besoin urgent de porteurs et de subsistances, et les noirs étrangers qui la composaient avaient tendance à traiter le Ruanda en pays conquis. Le commandement essayait bien de « rassurer Musinga sur le caractère temporaire des atteintes portées à ses prérogatives » : l'intéressé se laissait difficilement convaincre. La guerre a de dures exigences. Il appartiendrait aux conquérants de faire oublier leur dureté première par la générosité de leurs soins ultérieurs.

L'attitude des nouveaux venus à l'égard des missionnaires ne pouvait être que des plus cordiales. Du corps des pasteurs évangéliques il n'était plus question, puisque tous, hommes, femmes, enfants, s'étaient retirés avec leurs nationaux. Tout au plus pouvait-on mettre sous séquestre et préserver d'une ruine complète leurs établissements : sur plusieurs points les mesures conservatoires arrivèrent trop tard pour empêcher les déprédations. Quant aux Pères Blancs leur nationalité, à la plupart d'entre eux, en faisait des amis, outre la communauté de confession religieuse. Les aumôniers de l'armée étaient de leur Société. Le commandement belge ne traita pas avec plus de rigueur les missionnaires de nationalité allemande que le commandement allemand n'avait traité les Pères français et italiens. Il les consigna temporairement à la station de Rwaza, les laissant vaquer en paix à leur ministère. Quant aux Pères français et italiens, atteints par leur ordre de mobilisation, il obtint de leur gouvernement respectif qu'ils

fussent mobilisés sur place, au lieu **d'avoir** à rejoindre leur dépôt dans quelque colonie africaine. S'il y eut, ici et là, quelques ennuis pour tel missionnaire, ce fut l'effet de méprises tôt dissipées.

La victoire des Belges était dans le fond une victoire catholique et latine. Une alliance, inscrite dans les cœurs plutôt que dans des instruments diplomatiques, s'inaugurait entre l'Église et l'État au Ruanda-Urundi, plus étroite que sous le régime allemand. Les intérêts étaient solidaires La Belgique ne trouverait point parmi les indigènes de collaborateurs plus ouverts, plus compréhensifs, que les vingt-deux mille néophytes dont les Pères Blancs leur garantissaient 1 allégeance ; en retour sa victoire conférerait un tel prestige au catholicisme que celui-ci était dès lors assuré pour un proche avenir d'un essor quasi sans exemple."